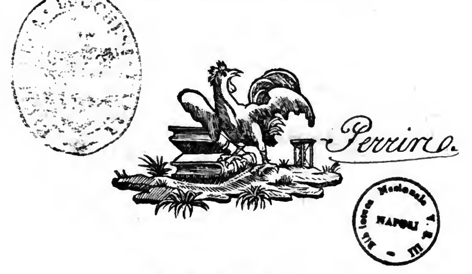
L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN PROSE,

Représentée par les Comédiens Français, le 22 Mars 1740.

Par Mr. DE SAINTFOIX.

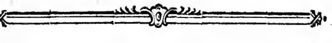


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.

65907



PERSONNAGES.

LA FÉE SOUVERAINE.

ALCINDOR, *Fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princeſſe, aimée d'Alcindor.*

La Scène eſt dans le Palais de la Fée.



L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable.

ALCINDOR.

Mais, ma mere.....

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous ?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses....

LA FÉE.

Vous a-t-elle vû ?

ALCINDOR.

Eh ! Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête ; l'autre, étendu du côté

Digitized by Google

où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle : quelque songe agréable l'agitoit & peignoit son teint de couleurs vives & mêlées : dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient ; je n'ai pas été le maître de mon transport . . . .

LA FÉE.

Mon fils !

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur . . . . Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vîte retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque tems à me présenter devant elle ; je ne pourrois vous obéir. Je l'aime, je l'adore, je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant ; je suis la Fée souveraine ; je puis en un instant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un désert affreux ; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien ! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, & détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye ?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée.

» Le fils de la Fée Souveraine, répondit-il, est me-
» nacé de grands malheurs ; mais il les évitera, & sera
» même heureux, s'il peut se faire aimer d'une jeune
» Princesse qui le croira sourd, muet & insensible.

ALCINDOR.

Sourd, muet & insensible !

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous

combien cette réponse m'affligea : cependant, à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir même l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes, & je ne croirai jamais .....

LA FÉE.

Écoutez-moi. Au moment que vous vîtes le jour, naquit aussi une Princesse, fille d'un Roi voisin de cette Isle. (C'est votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la transportai dans ce Palais, inaccessible à tous les Humains. Elle y a été élevée, & servie par des Statues, & n'y a vu que des Figures insensibles, ausquelles, par la puissance de Féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens : j'ai souvent même affecté de prendre le cizeau, de tailler en sa présence un bloc de marbre, de lui donner une forme, & l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussitôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces & ses sauts. Enfin j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle & moi sommes les deux seuls Êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent & qui raisonnent ; & que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissances, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle .....

ALCINDOR.

Ah ! j'entends ; que je ne suis qu'une Poupée, une Marionette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, & peut réussir. Psiché ne voyoit point l'Amour ; elle le croyoit un Monstre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croye, c'est-à-dire, n'ayant une bouche & des yeux que

pour l'agrément ; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raison, mais jamais le sentiment : son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, & qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympatique des cœurs agira.... oui, Madame, elle m'aimera, & je serai dans ce jour le plus heureux des Mortels. Allons la trouver : vous pouvez me présenter à elle, & compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une Statue, une vraie Statue,.... un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore tems que vous paroissiez : j'apperçois Lucinde, retirez-vous vîte, & passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses & tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse ; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi ?....

LA FÉE.

Bon ! voilà l'homme de marbre.

(*Le faisant sortir.*)

Sortez donc, nous verrons ; sortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

CE n'est point une illusion,... ce n'est point un songe ; il avoit la bouche collée sur ma main.

LA FÉÉ.

Que dites-vous, Lucinde ?

LUCINDE.

Ah !.... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée sur votre main ? Eh ! qui ?

LUCINDE.

Je ne sçais. Il a disparu comme un éclair ; mais il semble qu'en baisant ma main il y ait imprimé un trait de flamme qui, depuis ce moment, agite mon cœur .... Oui, depuis ce moment, je ne suis plus la même, inquiéte, rêveuse, je cherche .... Et quoi ? Je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée .... Quelle union, quelle tendresse, ma Bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux ! Ils étoient sur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils se regardoient ; mais, avec des regards que je n'ai encore vûs qu'à eux, & que nous n'avons point ensemble vous & moi. Quelques momens de silence succédoient à leur ramage, & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur....Vous riez ?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh ! croyez-vous aussi que votre clavessin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, & sont sensibles aux doux accens de votre voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prénez ?

LUCINDE.

Belle comparaison ! ce sont des machines.

LA FEÉ.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parce que la nature, toujours plus industrieuse, toujours plus sçavante, & toujours supérieure à l'art, en a composé & arrangé elle-même les ressorts ?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma Bonne, & je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisi à la vûe de ces deux oiseaux, répugne à ce que vous me

dites; car enfin, si j'avois pû les attraper, je les aurois caressés, baisés, flatés de la main; je les aurois mis ensemble dans mon appartement, & j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à ma viole ou mon clavessin, ni à regarder si ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FÉE, *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art.

Haut.

Lucinde, regardez ces Statues; examinez-les bien; touchez-les; elles sont de marbre; & vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les même mouvemens que vous admirez dans vos oiseaux, & qui vous font croire qu'ils sentent & qu'ils pensent.

La Fée touche de sa baguette trois Statues; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de surprise & d'admiration, & forme ses pas sur une Sarabande jouée par les deux autres Statues, dont l'une tient un violon & l'autre une flûte Allemande : après la sarabande, toute l'Orchestre en sourdine se joint à la flûte & au violon, & joue un air gai & coulé, sur lequel la Statue s'anime par degrés & danse ensuite un tambourin, par lequel l'entrée finit. Pendant ce divertissement Lucinde baisse les yeux & paroît triste.

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute : il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir.... Ah! mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble, le jour sur une même branche, & la nuit au fond de quelque arbre creux.

A la Fée.

J'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de réflexions. La nature, disois-je, pour ménager des plaisirs à ces

oiseaux, leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a sans doute quelque Être de mon espèce avec qui je suis destinée à vivre, comme ces oiseaux vivent ensemble.... Vous le savez, dites-le moi, ma Bonne ; qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FÉE, *riant.*

Je soupçonne.... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rode depuis ce matin autour du Palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un Être de son espèce ; mais vos regards, en vous éveillant, l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme !... Les hommes sont-ils aussi des machines ?

LA FÉE.

Oui ; mais plus parfaites & plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, & ils ont la taille de ces statues. J'en avois autrefois ici quelques-uns ; mais ils ont tant de défauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavessin rend des sons, & ma pendule indique l'heure qu'il est ; que font les hommes ?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle Guerriers, & qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine ; ils ont de longs couteaux bien tranchans, & de petits globes de fer, où ils renferment du feu ; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces....

LUCINDE.

Cela est horrible ! oh ! ce sont des machines ; il n'y a point de raison à tout ce carnage-là : cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre ; nous sommes femmes ; tout fléchit devant nous ; ces hommes si furieux entr'eux,

rampent à nos pieds ; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit ; cet aiman les attache & les plie à tous nos mouvemens ; ils les imitent, & y sont asservis à peu près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous-mêmes, se transforment dans nos sentimens, & prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma Bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce Palais : je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte ; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE, *seule.*

ELLE rit... de mon impatience sans doute ! ... elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimeres & des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme .... Eh bien ! un homme ?... Oh ! je veux ... je veux jouer un air sur mon clavessin.

Elle va à son clavessin, & revient aussi-tôt.

Je fais une réflexion ; je suis une étourdie ; je devois accompagner Souveraine ; elle auroit guêté de son côté, & moi du mien ; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

Elle retourne encore à son clavessin, & revient aussi-tôt.

Quel cruel soupçon vient m'agiter ? Pourquoi ne m'a-

t'elle point proposé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre : elle a dû le penser, ... quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée ; je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit.... Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ?.... Oh ! ne soyons pas sa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le tems...

Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH ! vous voilà ! Eh bien ! est-il pris ?

LA FÉE.

Oui ; & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc ?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laissé échapper.

(*Elle court au fond du théâtre, & apperçoit Alcindor.*)

Ah !.... ma Bonne !.... mais.... comment ?.... en vérité.... oui....

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah !... ma Bonne !... mais.... comment ?.... en vérité.... oui.... Que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne sais : vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jetté un regard ? Vous ne vous en seriez pas apperçue : vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

Digitized by Google

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi ! Comme il me regarde ! Ses yeux sont doux & gracieux ! Oh ! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent & se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le céde volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens Monsieur Charmant ; & allons considérer un phénomène que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma Bonne ! j'ai tant vu le Soleil. . . .

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène, & nous raisonnerons ensemble. . . . .

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiselle, restez avec votre Charmant ; je ne veux point vous gêner ; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCÈNE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

ELle sort ! tant mieux. Sa présence m'embarrassoit. Son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui

m'ennuye beaucoup. (*Confidérant Alcindor.*) Les beaux cheveux ! Qu'il porte bien la tête ! Sa taille eft parfaite ! Il femble à mon cœur, qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confufes lui traçoient il y a long-temps. (*Contrefaifant la Fée.*) Cette fantaifie vous paffera comme bien d'autres ! (*S'approchant d'Alcindor.*)

Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaifie ! quel terme ! il fembleroit encore que ce n'eft que quelques oifeaux qui m'occupent : ah ! quelle différence, & que je la fens bien ! (*Elle prend un tabouret, & s'affied.*) Venez, Charmant.... Il vient ! il fe met à mes genoux ! Oh ! cela eft trop aimable.

Tandis qu'Alcindor eft à fes genoux, elle le regarde, & lui attache au col un ruban fort long, & s'entortille le bras du refte.

J'entends du bruit, feroit-ce déjà Souveraine ?

Elle fe leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en leffe.

Elle ne vient pas ; je me trompois. Elle eft attachée à confidérer fon nouveau phénomène. Puiffe-t'elle y refter jufqu'à ce que j'aille la chercher !

Elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du fien, & fait figne à Alcindor de s'y affeoir.

Charmant, placez-vous là.... Comment, ... il ne veut pas s'affeoir ! Il fe remet à mes genoux !... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... Vous me charmez.... Vous m'enchantez.... Hélas ! le plaifir que j'ai à le voir, féduit ma raifon ; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre.... Je me plais dans cette illufion..... Je ne fçais prefque où je fuis.... Je foupire..... Un trouble, un défordre agréable s'empare de mes fens, & répand dans mon cœur une joie fecrette, ... une agitation, ... une douceur qui jufqu'à préfent m'a été inconnue.... Donnez la main, Charmant.... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*Elle fe leve.*)

ALCINDOR *dit à part, en fe levant auffi, & allant à l'autre bord du théâtre.*

Je n'y puis plus tenir ; cette fituation eft trop critique pour un Amant.

SCÈNE VI.

LA FEE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

JE reviens ; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être sourd, muet & insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace ?

LUCINDE.

Ah ! ma chere bonne, animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre & me répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, Madame ?

LA FÉE

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous repéter que ces Êtres qui vous amusent, peuvent bien, par la liaison de leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions, mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends. Je pénétre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous ?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-sçavante ; que vous voudriez que je devinsse une Philosophe comme

vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir & de nous aimer, & nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juste colere me saisit. Je vous déclare que je suis une ignorante, que je la serai toujours; que j'ai la science en horreur, & que je vais à l'instant briser & mettre en pieces tous ces instrumens de Philosophie, qui me paroissent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

ADieu les globes, les sphéres & les mappe-mondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FÉE.

Il est plaisant, du moins : elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler....

LA FÉE.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté; caressé par ses beaux yeux, j'ai long-temps baissé les miens, je me mordois les lévres, toute ma personne m'embarrassoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quel-

que temps. Peut-être que les fentimens que Lucinde vous marque, ne font point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice & d'une curiofité vive pour un objet nouveau. Il eft donc de la prudence d'examiner pendant fept ou huit jours....

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! mais, mais.... mais.... Madame, penfez-vous à la fituation? Penfez-vous que, dans fon appartement, à la promenade, au fond d'un bofquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, & que, femblable au mouton chéri d'une Bergere innocente, je ferai careffé à tous les momens du jour? Et vous voulez....

LA FÉE.

Je veux que le mouton foit fage.

ALCINDOR.

Dites plutôt, me faire fouffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui eft en vérité trop au-deffus de mes forces.

LA FÉE.

Eh! comment font de jeunes filles qui, pendant des mois entiers, réfiftent à leur penchant, cachent leur amour, & paroiffent non-feulement infenfibles, mais même cruelles à un Amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne fuis ni fille ni ftatue, & je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques momens; laiffez-moi faire fubir à fon cœur un nouvel examen; & ne rifquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puifque le bonheur de votre vie en dépend.



SCÈNE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de brifer le Zodiaque & les Poles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, & cependant vous me refufez la feule chofe qui peut me combler de joie, & me donner la fatisfaction la plus fenfible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaifir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une efpèce qu'on appelle Petits-Maîtres, il eft impoffible de le faire penfer, & de lui infpirer la raifon; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, fe jettera à vos genoux, paroîtra tendre, foumis, complaifant, amoureux, inquiet, & cela machinalement, comme tous ceux de fon efpèce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus: il fifflera, fredonnera & chantera même certains airs & des paroles....

LUCINDE, *avec tranfport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers: mais fongez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une fuite de mots & de lieux communs qu'ils prononcent au hafard, & qu'ils répétent à prefque toutes les femmes indifféremment, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déjà dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*haut.*) Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho.

(*Elle chante.*)

Tout ce qui respire....

ALCINDOR *paroît ébranlé, ému, & comme un homme qui se réveille.* (*Il chante.*)

Tout ce qui respire....

LUCINDE.

Ah! ma Bonne!

ALCINDOR *chante.*

Reconnoît l'empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénétre jusqu'au cœur!

ALCINDOR *chante.*

Je perds le souvenir d'un Oracle odieux....

LUCINDE.

Quel Oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déjà oublié que l'oiseau Petit-Maître répéte au hasard, sans sentiment & sans raison, ce qu'il a entendu chanter?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié: mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t'il plus?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente; & je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

Digitized by Google

LUCINDE.

Mon perroquet ! toujours mon perroquet ! Vous ne faites ces comparaiſons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inſpire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiſelle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? car enfin, regardez-le, regardez-le bien. N'eſt-il pas cruel qu'il ne puiſſe connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des ſignes, & le retient pendant cette ſcène.*

L'Oracle eſt accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que ſon inſenſibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il eſt vrai, croyez-moi, chaſſez-le de ces lieux & de votre ſouvenir.

LUCINDE.

Le chaſſer ! chaſſer Charmant ! me priver de ſa vûe ! ô Ciel !

LA FÉE.

Eh bien ! qu'il reſte donc ; & amuſez-vous à lui apprendre des vers & des chanſons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raiſon ; & je veux tout-à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, ſi vous prononcerez bien mon nom. Lucinde !...

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chere Lucinde !

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

Digitized by Google

ALCINDOR *se débarrassant de la Fée qui veut encore l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!.... ma charmante Lucinde!... que de choses à dire! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma Bonne, il parle tout seul! ce ne sont point là des chansons!

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. L'Oracle est accompli; & je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance & tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre & reconnoissant! Pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jettée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité?

LUCINDE.

Ah! puis-je vous la reprocher, lorsqu'elle n'a servi qu'à faire mieux éclater mes sentimens pour vous?

ALCINDOR.

Ma chere Maîtresse!

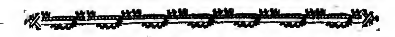
LUCINDE.

Levez-vous.

LA FEÉ.

Allons, mes enfans, l'Oracle est accompli: qu'un heureux hymen vous unisse: je vais vous transporter au milieu d'un Peuple dont la politesse, le goût & la gloire font l'émulation de toutes les autres Nations. Après avoir été amant, sourd, muet & insensible, soyez-y, Alcindor, époux empressé, tendre & complaisant; ce sera le contraste de mœurs du tems.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

Retenez bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroiſſez, pendant quelque tems,
Sourds, muets, inſenſibles.
Pour ſuivre ces ſages décrets,
Il n'eſt pas beſoin des apprêts
De la Féerie & du Miracle.
Soyez tendres, ſoyez diſcrets ;
C'eſt le ſens de l'Oracle.



Retenez bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroiſſez, pendant quelque tems,
Sourds, muets, inſenſibles.
Lorſque, pour des yeux inquiets,
Vos mouvemens les plus ſecrets
Deviendront le plus doux ſpectacle,
Alors ceſſez d'être muets ;
C'eſt le ſens de l'Oracle.



L'Amour vous tend, objets charmans,
Des piéges inviſibles :
Pour fuir les perfides Amans,
Paroiſſez, à tous leurs ſermens,
Sourds, muets, inſenſibles.
Mais, après ces ſages combats,

Aux cœurs tendres & délicats
N'oppofez point d'injufte obftacle :
Éprouvez, ne rebutez pas ;
C'eft le fens de l'Oracle.

AUTRE.

DANS ce tableau, c'eft la Nature
Que l'on voit briller toute pure ;
L'art s'y cache fi bien, qu'on ne le connoît pas.
Tout Paris en eft idolâtre :
Et, pour remplir Loge & Théâtre,
Cet Oracle eft plus fûr que celui de Calchas.



J'entends certain Auteur cauftique,
Qui d'être connoiffeur fe pique,
Décocher quelques traits dont on fait peu de cas.
J'ignore quel Démon l'infpire ;
Mais jamais il ne pourra dire :
Cet Oracle, &c.



Plaideur qu'une longue chicane
A d'éternels ennuis condamne,
A quoi bon confulter les meilleurs Avocats ?
Prends aimable folliciteufe,
Ton affaire n'eft pas douteufe ;
Cet Oracle, &c.



Barbon qui, d'une humeur jaloufe,
Sous la clef tenez jeune Époufe,
Malgré tous vos verroux & tous vos cadenats ;

L'Amour, en prenant ses mesures;
Aura la clef de vos serrures:
Cet Oracle, &c.



Quel Dieu préside à cette table!
Mets exquis, boisson délectable;
Un Gascon par sa voix fait l'honneur du repas;
Quelle dépense! elle m'effraye;
Ce n'est pas le Gascon qui paye:
Cet Oracle, &c.



Griffon; sans nulle inquiétude;
Prend jeune Clerc dans son Étude;
Mais sa femme est sujette à faire des faux pas;
Jeune apprentif, quel qu'il puisse être,
En amour vaut mieux que son maître:
Cet Oracle, &c.



Nos jeux, infaillible Parterre;
Quand vous leur déclarez la guerre;
Pour les vrais connoisseurs sont toujours sans appas;
Mais dès qu'ils ont votre suffrage,
Quel succès! quel heureux présage!
Votre Oracle est plus sûr que celui de Calchas;

FIN.

Digitized by Google